

Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 37 (1957)
Heft: 12

Artikel: Les horlogers suisses en France aux XVIII et XIX siècles
Autor: Berthoud, Ferdinand / Bréguet, Alsaban-Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-887844>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ferdinand Berthoud

(1727-1807)

“ La générosité dans l'habileté ”



« Feu! »... Pour la cinquième fois consécutive, une formidable déflagration ébranle de la quille à la pomme des mâts « L'Isis », frégate du roi de France. Dans la batterie, les canonniers sont en nage; l'atmosphère, âcre de poudre et noire de fumée, est celle des grands combats... Et pourtant, la mer jolie sous le beau soleil est vierge d'ennemis. Point d'Anglais à l'horizon — d'ailleurs Louis XV a sagement fait la paix avec eux —, point de corsaires, point de pirates non plus. Sur qui donc M. de Fleurieu, seul maître à bord après Dieu, fait-il tirer ainsi à triple charge? Sur personne... S'agit-il d'une salve d'honneur? Non plus, car « L'Isis » est seule au milieu de l'Atlantique, quelque part entre les Açores et Madère, et l'horizon immense est aussi vide d'amis à saluer que d'ennemis. D'ailleurs en pareil cas, on ne ferait pas tonner à la fois avec des charges véritables les vingt et un canons du bord, et même, comme le commandant l'a ordonné, les deux canons de fuite dont les sabords s'ouvrent sous le château arrière. M. de Fleurieu serait-il subitement devenu fou pour éprouver ainsi son bateau, presque au point d'en arracher les bordages de la puissante membrure? Car il y a des dégâts : un peu partout des charnières ont lâché, des pièces de bois se sont fendues sous le choc et... dans la cambuse, les grandes marmites où cuit l'ordinaire de l'équipage, se sont renversées devant le cuisinier qui maintenant jure et sacre comme un beau diable, comme seul peut jurer et sacrer un cuisinier de marine! Mais

de tout cela, on s'occupera plus tard. M. de Fleurieu pour l'heure n'a qu'une idée. Il se précipite à l'avant de la dunette accompagné de M. Pingré, chanoine et astronome géographe de la Marine, et de l'officier de quart, qui chacun lui remettent deux clefs. Lui-même en tire deux du gousset de son beau gilet brodé, mais il ne lui sera pas nécessaire de s'en servir, car les fermetures qu'il s'appête à ouvrir ont été arrachées par les déflagrations. Il n'a donc qu'à soulever les couvercles des deux boîtiers pour voir ce qui l'intéresse tant : les horloges de M. Berthoud... Oui, elles marchent encore et même mieux, vérification faite, ces Messieurs constatent qu'elles ne sont nullement dérégées.

« Bordez les huniers, route sud sud-est! » On peut poursuivre ce voyage qui dure maintenant depuis onze mois pendant lesquels, quotidiennement, le commandant a fidèlement noté sur le livre de bord les observations qu'il a pu faire à propos des précieuses mécaniques de l'horloger neuchâtelois. Telles étaient, en effet, les instructions du roi. Et lorsque, le 21 novembre 1769, après 376 jours d'un voyage qui l'a conduit successivement à Ténériffe, aux îles du cap Vert, aux Antilles, à Terre-Neuve, aux Açores, aux Canaries, à Cadix enfin, « L'Isis » retrouve son mouillage devant La Rochelle, M. de Fleurieu peut boucler le journal de sa navigation par la conclusion suivante, parlant des deux horloges qui lui avaient été confiées ou plutôt de leur auteur : « Je n'ajouterai rien pour relever le mérite et le succès de

son travail... Je ne crois pas pouvoir le louer mieux que par l'exposé des secours multipliés que ses horloges m'ont fournies pour redresser l'estime, apprécier l'effet des courants et de la dérive, décider les atterrages, rectifier les cartes de marine, dresser enfin, d'après les déterminations des horloges, une nouvelle carte réduite de toute la partie du globe la plus intéressante, la plus fréquentée, connue sous le nom d'océan Atlantique ou Occidental. »

EN fait, il s'agissait tout simplement d'éprouver les horloges de marine 6 et 8 de Berthoud et de voir si leur précision et surtout leur constance de fonctionnement étaient suffisantes à longue échéance pour permettre de déterminer les longitudes, opération pour laquelle, comme chacun sait, la connaissance de l'heure exacte du méridien étalon est déterminante. L'essentiel pour que l'expérience put être qualifiée de réussite, n'était point tant d'arriver à une précision absolue, dont d'ailleurs ni Berthoud, ni à plus forte raison aucun autre horloger de l'époque n'osait rêver, mais bien plutôt d'arriver à des marges d'erreurs moindres que celles que les pilotes n'arrivaient pas à éviter en naviguant à l'estime, c'est-à-dire, connaissant la latitude grâce à la position de certaines étoiles au-dessus de l'horizon, en déterminant successivement les longitudes où l'on devait « normalement » se trouver par l'estimation de la route parcourue dans une certaine direction, à une vitesse connue et pendant un temps donné.

A LONDRES, l'Amirauté avait offert une prime de 20.000 livres au constructeur du chronomètre qui, après six semaines de navigation, n'aurait pas plus de deux minutes d'écart, c'est-à-dire, en pratique, capable d'indiquer la longitude à un demi-degré près. Mais, à Paris également, la question était à l'ordre du jour ce qui explique que, dès 1750 environ, Berthoud se soit mis à construire des horloges marines, améliorant la précision et augmentant la sécurité de marche à chaque nouvel exemplaire. En 1764, il obtint du ministre de la Marine que ses œuvres fussent éprouvées en mer. S'il semble que ce premier essai « officiel » n'ait guère été satisfaisant, les observations faites permirent à l'horloger de corriger ses principes et de déterminer certaines des causes d'irrégularité dans la marche. C'est ainsi que, neuf ans plus tard, lorsque M. de Kerguelen effectua son voyage de découverte dans les mers australes, les deux horloges de Berthoud qu'il avait embarquées et qui furent observées par les astronomes

de l'expédition, se comportèrent beaucoup mieux. De même, l'abbé Chappe constata d'excellents résultats lors de son voyage en Californie, en 1768. Puis ce fut le nouveau voyage officiel de « L'Isis » effectué par ordre du roi au cours duquel, comme on l'a vu, les horloges 6 et 8 de Berthoud donnèrent des résultats étonnants, puisqu'avec des variations de température considérables, le roulis, le tangage et... l'épreuve d'artillerie dont le commandant avait eu l'idée, l'erreur de l'horloge n° 8 ne fut jamais, traduite en longitudes, supérieure à un quart de degré et que la marge d'erreur moyenne fut bien moindre encore. Pour récompense, l'horloger neuchâtelais reçut du roi une rente annuelle de 3.000 livres et le privilège exclusif de la fourniture d'horloges marines à ses vaisseaux.

AINSI, en ce XVIII^e siècle qui peut être considéré comme le grand siècle de la marine à voiles, celui où d'une part, dans tous les chantiers, ingénieurs et architectes navals se surpassaient les uns les autres quant à la finesse des carènes et à la hardiesse des gréements, où, d'autre part, prenant la succession des Espagnols, des Portugais et des Hollandais, les navigateurs français et anglais rivalisaient d'audace et d'esprit d'entreprise pour compléter la carte du monde, c'est à un... montagnard qu'échut l'honneur de fournir à point nommé l'instrument horaire sans lequel cette envolée marine n'eut peut-être été qu'une désastreuse aventure. Disons cependant qu'il ne fut pas le seul, qu'un Pierre Le Roy à Paris, un Harison à Londres, employèrent également tout leur talent à doter les marins des instruments de mesure dont ils avaient besoin, mais qu'il les surpassa tous en exactitude.

IL était né à Plancemont-sur-Couvet (Neuchâtel), en 1727, et avait passé son enfance dans un milieu qui, pour être simple, ne laissait pas d'offrir certaines ressources à un esprit curieux comme le sien. Son père, architecte, était en effet un homme instruit qui, de par sa profession, avait beaucoup voyagé — à l'époque les architectes s'en allaient à la belle saison construire des maisons par toute la Bourgogne et la Lorraine — et possédait une certaine aisance. L'enfant attiré irrésistiblement vers la mécanique entra en apprentissage chez son frère Jean-Henry, horloger-pendulier. Dès 1745, le jeune Ferdinand Berthoud quitta d'ailleurs la terre natale pour entrer chez le célèbre horloger parisien, Julien Le Roy, où il eut pour compagnon de travail le propre fils de celui-ci qui, plus tard, deviendra son rival. Il ne devait plus quitter Paris.

ON ne sait rien de précis de ses débuts, sinon qu'il ne semble pas avoir prolongé au delà du temps strictement nécessaire la période de son apprentissage. Débrouillard et intelligent, il dut entrer rapidement en relation avec des « gens de qualité ». Il s'établit à son compte, dès avant 1750 vraisemblablement. Parallèlement à ses recherches en chronométrie de marine, il s'attacha à établir les principes de constructions des organes régulateurs des montres, fit d'innombrables recherches et expériences sur la dilatation des métaux, sur les divers moyens de suspendre le pendule. On ne peut que regretter qu'il n'ait pas eu connaissance des découvertes de Fatio, jalousement gardées par les horlogers anglais, car celles-ci lui auraient certainement permis de trouver de meilleures solutions au problème du frottement qui, entre autres, l'obsédait. Construction du spiral, isochronisme des oscillations du balancier, système divers d'échappement, Berthoud, on le voit, se préoccupa tout particulièrement du fonctionnement de la montre et cela bien évidemment parce qu'il avait découvert l'importance capitale de l'isochronisme pour augmenter la précision. Il imagina successivement une série impressionnante d'instruments les uns plus ingénieux que les autres pour la manufacture de ces pièces qui sont la clef de l'exactitude. Il est l'auteur d'inventions et de trouvailles remarquables dans ce domaine. L'important n'est point tant de les énumérer et de les citer toutes, mais bien de voir à travers cet ensemble de réalisations successives ce qui fut, en même temps, la particularité de Berthoud et sa force, à savoir l'amalgame parfait du théoricien et de l'ouvrier, au sens le plus noble du terme, qu'il fut. En effet, il fut à la fois l'inventeur génial et l'expérimentateur infatigable, le chercheur « scientifique » et l'artisan accompli. Il sut non seulement appliquer, mais aussi expliquer.

LE seul but de tous ses ouvrages fut de livrer aux autres les mille et un secrets qu'il avait forcés, « le fruit d'une longue et pénible étude et d'expériences suivies ». Il est parfaitement explicite quant à ses intentions dans l'introduction de son « Essai sur l'horlogerie », paru en 1763, lorsqu'il dit ces choses merveilleuses : « C'est aux difficultés que j'ai été forcé de surmonter pour m'instruire de l'art de l'horlogerie que l'on doit cet essai, d'abord fait pour mon usage... Je n'ai point trouvé de livre qui m'ait prescrit les règles que l'on doit suivre pour faire de bonnes machines pour la mesure du temps; car les ouvrages que nous avons sur l'horlogerie contiennent des

descriptions de machines et fort peu de principes, en sorte que j'ai travaillé à découvrir des principes... On n'avait ni dit ni prouvé si les balanciers, par exemple, doivent être grands ou petits, légers ou pesants, faire des vibrations lentes ou promptes, avoir une grande ou une petite quantité de mouvements de quoi dépend la justesse d'une montre... Je crois donc que l'on me saura gré si je donne aux artistes un exemple qui aidera à perfectionner cet art; c'est de publier ce que l'on est parvenu à découvrir... » De même qu'il peut être considéré comme le père de l'horlogerie de marine moderne parce que l'expérience fit préférer ses horloges à celles de ses confrères, de même Berthoud peut-il être considéré comme le père de l'enseignement horloger moderne, en ce sens que le premier il eut le courage de publier intégralement ce qu'il savait, alors qu'avant lui — et même de son temps — les maîtres horlogers consentaient tout juste à instruire jalousement l'apprenti en lequel ils croyaient avoir décelé un mérite suffisant. C'est peut-être par cette générosité que Berthoud fut le plus grand...

IL faudrait signaler, à côté de tous ses ouvrages, sa correspondance fort intéressante avec Daniel Bernoulli, le célèbre mathématicien bâlois, lequel ajoute à la consécration pratique que représentent les multiples recours aux ouvrages de Berthoud que firent tous ceux qui, à un titre ou à un autre, étaient préoccupés de la mesure du temps, l'approbation de la science contemporaine sur le point qui précisément semble avoir été l'objet majeur des recherches de Berthoud, à savoir l'isochronisme.

ENCORE que, tout en défendant ses droits sur ses inventions, Berthoud ne semble guère avoir recherché les honneurs, il en eut sa part : privilèges royaux divers, nominations à l'Institut de France et à la Société royale de Londres, chevalier de la Légion d'honneur lorsqu'en 1802 Napoléon créa cet ordre et nombreuses distinctions académiques tout au long de sa carrière.

MAIS Ferdinand Berthoud n'en devait pas moins demeurer jusqu'à la fin, avant tout, un travailleur acharné, un homme simple et bon, et n'avoir d'autre espérance que celle de servir. Il vécut en sage authentique, isolé dans ses travaux et c'est peut-être dans cet admirable effacement de l'homme derrière son œuvre qu'il faut rechercher la raison toute simple pour laquelle il ne rencontra jamais — que l'on sache — son illustre compatriote et contemporain Abraham-Louis Bréguet.

VOYAGE FAIT PAR ORDRE DU ROI EN 1768 ET 1769, À DIFFÉRENTES PARTIES DU MONDE, Pour éprouver en mer les HORLOGES MARINES INVENTÉES PAR M. FERDINAND BERTHOUD.

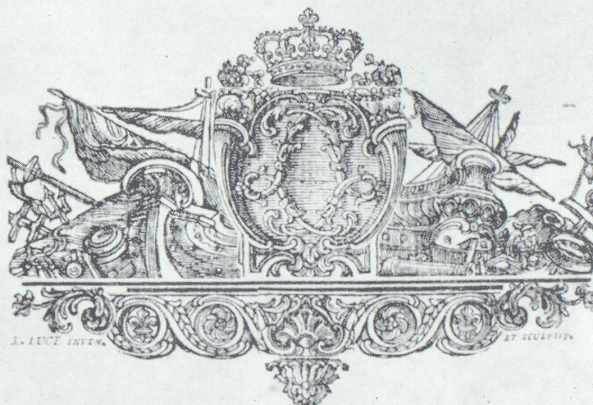
PREMIÈRE PARTIE, CONTENANT

1.^o Le JOURNAL DES HORLOGES MARINES, ou la suite de quatorze vérifications servant à apprécier la régularité de ces machines sous différents points de vue, relativement aux divers usages auxquels on peut les employer.

2.^o Le JOURNAL DE LA NAVIGATION, dans lequel sont exposés tous les secours que les Horloges ont fournis pour assurer la Navigation & perfectionner la Géographie: d'où suit un examen critique de plusieurs Cartes publiées au Dépôt des plans & journaux de la Marine; avec une Carte générale de l'Océan Occidental, & des Cartes particulières des îles Canaries, du Cap-vert & des Açores, dressées sur de nouvelles observations.

PUBLIÉ PAR ORDRE DU ROI.

Par M. D'EVEUX DE FLEURIEU, Enseigne des Vaisseaux de Sa Majesté; de l'Académie Royale de Marine, & de celle des Sciences, Belles-Lettres & Beaux Arts de Lyon.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXIII.

C'EST en sage encore et en solitaire qu'il s'éteignit, le 20 juin 1807, dans sa propriété de Groslay près Montmorency, où il s'était retiré dès avant la Révolution sans pour autant diminuer

son activité, comme s'il eut voulu faire un pas de plus sur la voie du renoncement à toute gloire, hormis la gloire paisible d'être utile...

Abraham-Louis Bréguet

(1747-1823)

Maître du temps passé... maître de toujours



COMMENT dire qui fut Bréguet et ce que représente un chef-d'œuvre tel que la célèbre montre dite « de Marie-Antoinette » ?

BRÉGUET vécut à une époque où la confrontation de deux systèmes de gouvernement était aussi — avec le recul d'un siècle et demi, il est possible de le dire — la confrontation de deux notions de l'homme et de deux voies possibles dans le domaine du faire. Dans ces limites historiques, d'une richesse de développements inépuisable, Bréguet apparaîtra comme un homme de l'ancien régime. Non pas politiquement, car il épousa les « idées nouvelles » dès le début de la Révolution et même il fut membre du club des Jacobins, encore qu'en y regardant de plus près, on s'aperçoive qu'il doit incontestablement être compté parmi ces révolutionnaires modérés que les événements dépassèrent rapidement, surtout après la mort du roi. Disons que Bréguet, libéral accompli et homme de mesure par... déformation professionnelle, eût été un bon Girondin si vraiment il avait fait de la politique active. Au reste ce serait un manque grave de sens des proportions que de donner trop d'importance à cet aspect de celui qui fut essentiellement un chercheur infatigable dans le domaine qu'il avait choisi et un prodigieux artiste. Non pas socialement, puisque Bréguet, fournisseur de la plus haute aristocratie européenne d'abord, de Napoléon et des maréchaux de l'Empire ensuite, puis des nouvelles élites de la Restauration, resta simple jusqu'à la fin de ses jours, même dans la richesse, et dénué de toute ambition, si ce n'est quant à son métier. Non pas

philosophiquement, car on voit mal comment cet esprit intègre aurait pu s'accommoder du cynisme métaphysique du XVIII^e siècle ou tout simplement comment il aurait eu le temps matériel de se perdre dans les spéculations de l'Académie. Non, Bréguet fut un homme de l'ancien régime en ceci qu'il est peut-être le plus bel exemple de ce type d'artisan passionné du XVIII^e siècle dont la vie et l'œuvre sont indissociables l'une de l'autre et parce que sa méthode de travail ne peut se comprendre qu'en fonction de ceux qu'il eut à servir. C'est ainsi que la montre dite « de Marie-Antoinette », avec toutes les splendides complications qu'elle comporte et toute la richesse de son exécution, n'aurait probablement jamais existé — commencée en 1783, elle ne fut achevée qu'en 1802 — si une limitation de temps et de dépense avait été imposée à l'horloger.

« Monsieur Bréguet, faites-moi une montre qui soit la plus belle et qui comporte toutes ces merveilleuses complications mécaniques que vous avez inventées... Peu importe le temps que vous y mettez ni le prix que vous en demandez. » Voi' à en quels termes elle lui fut commandée. Bréguet a pu ainsi choisir de pousser son art sans autres entraves que la limite de ses qualifications. Quel horloger d'aujourd'hui — si doué soit-il — pourrait en dire autant ? Si l'on ajoute que par sa patience, son habileté et son génie inventif perpétuellement en éveil, Bréguet sut s'élever au sommet de la hiérarchie horlogère dans un Paris qui était, avec Genève et Londres, l'un des hauts-lieux de cette forme de technique artistique, on aura d'un seul coup toute la mesure de l'homme et la valeur profonde de son message.

Il était né en 1747 à Neuchâtel d'un père épicier ou cabaretier qui s'installa l'année suivante aux Verrières... et mourut presque aussitôt. Sa mère se remaria avec un certain Tattet et on a tout lieu de croire que ce fut cette alliance qui détermina la carrière de l'enfant. En effet, Tattet était horloger et avait un frère à Paris, horloger lui-même, qui fit venir le jeune Abraham-Louis, âgé de 15 ans, pour le mettre en apprentissage, dit-on, à Versailles. On ne sait pas chez qui, mais on pourrait se permettre d'avancer que c'est tout bonnement à l'École d'horlogerie, qui y avait été fondée sous le règne de Louis XV par un savant

industriel anglais, que Bréguet reçut les premiers rudiments du métier. Il est certain, en tout cas, que dès le début il se montra remarquablement doué et d'un appétit intellectuel qu'il essayait de satisfaire en suivant au Collège Mazarin les cours de mathématiques du célèbre abbé Marie.

Sous cette brillante direction, ses aptitudes durent se développer très rapidement, car en 1768, ayant vraisemblablement appris tout ce que les artistes de la cour pouvaient lui enseigner, il se lança dans la pratique. Ce fut probablement à Londres où plus tard il dira « avoir travaillé longtemps », que Bréguet fit ses premières armes d'ouvrier horloger chez l'un ou l'autre des grands maîtres

horlogers anglais. En fait, on manque de détails sur cette période de sa vie, mais on est en droit de penser que si le jeune Bréguet s'imposa comme il le fit dès son installation à son compte à Paris en 1775, c'est par des réalisations où se retrouve ce qu'à l'époque seul un stage en Angleterre pouvait lui avoir apporté. On sait aussi comment il dut à l'abbé Marie, fort bien vu à la Cour, d'être introduit dans un milieu susceptible de fournir la meilleure des clientèles pour les pièces de prix dans la construction desquelles il se spécialisa. Certainement pas par goût de lucre, mais bien plutôt parce que c'était dans la construction de telles montres — ses fameuses « perpétuelles » entre autres — qu'il pouvait mettre à contribution son extraordinaire talent.

PARIS ET... L'EUROPE

MONTRES perpétuelles, nous dirions aujourd'hui montres automatiques. De fait, Bréguet employait, après l'avoir mis au point avec une maîtrise prodigieuse, le système de remontage par masse oscillante qui est celui des automatiques modernes. Déjà! et même le problème que Bréguet avait à résoudre était autrement plus compliqué si l'on songe qu'il ne s'agissait pas de montres-bracelets, animées par l'activité « normale » du bras et du poignet, mais de montres de poche dont le moteur premier était les légers mouvements oscillatoires qu'elles subissaient au fond du gilet lorsque le porteur... marchait. Un quart d'heure de marche suffisait à remonter les montres de Bréguet pour 36 ou 48 heures, grâce à leur masse oscillante décentrée spécialement en vue d'un maximum d'efficacité.

NOTONS que Bréguet avait aussi inventé différents systèmes de blocage automatique de la masse pour éviter la surtension du ressort qui, avant lui, faisait que les rares perpétuelles que l'on trouvait, présentaient en définitive plus d'inconvénients que d'avantages. C'est donc à Bréguet, dont les montres « se montant seules » étaient irréprochables de qualité et de fonctionnement, que l'on doit d'en avoir relancé la mode à un moment où la clientèle se serait détournée de ce genre de montres en raison des ennuis — rupture de pièces, usure rapide, blocage du mécanisme — qui, à juste titre, pouvaient les faire redouter.

IL n'y a donc rien d'étonnant au fond à ce que Bréguet eut été lancé en quelques années, connu partout comme le plus habile faiseur de montres d'Europe, et



Montre dite « de Marie-Antoinette » considérée comme le chef-d'œuvre de Bréguet et terminée après la Révolution. Elle possède toutes les complications possibles et connues à l'époque : répétition à minutes, secondes indépendantes, calendrier perpétuel complet, équation du temps, thermomètre, développement du ressort. La boîte d'or est couverte d'un cristal de roche sur les deux faces. En plus du cadran d'émail à chiffres d'or, un autre en cristal de roche permet de voir le mécanisme compliqué sous le cadran.

qu'à plusieurs reprises ses affaires l'appelaient à Londres où, comme à Paris, la mode des montres de « Monsieur Bréguet » s'était rapidement répandue.

EN 1787, il s'associe avec un pendulier du nom de Gide, pensant ainsi pouvoir s'adjoindre un « département » d'horloges de marine. Mais ce ne sera que beaucoup plus tard, sous l'Empire, que de telles pièces sortiront des ateliers Bréguet. D'ailleurs Bréguet aurait-il eu le temps de se vouer à des recherches dans cet autre domaine où s'était imposé le grand Berthoud, son voisin des quais de la Seine ?

A PROPOS... si étrange que cela puisse paraître, il n'est nulle part fait mention d'une rencontre entre les deux illustres horlogers, pourtant contemporains, compatriotes et égaux dans le degré de maîtrise. Faut-il en déduire que Berthoud ne vit pas d'un bon œil l'arrivée à Paris et la montée en flèche de son cadet ? Rien ne permet de l'affirmer, mais, par contre, lorsque Bréguet se réfugia en Suisse pendant la Terreur, on pense que c'est sur l'instigation du neveu de Berthoud que le 2 juillet 1794 le Comité de Salut Public fit prononcer un arrêté d'expulsion en vertu de l'absence du maître, sans pourtant qu'il fut officiellement considéré comme « émigré ». Du moins, Boulanger, son fidèle chef d'atelier, le laisse entendre dans une lettre adressée à Bréguet alors en train de réorganiser sa « fabrique » au Locle : « Je crois d'après quelques données que l'ordre de vider notre maison prend sa source dans quelque machination sourde de Berthoud le neveu, un de vos plus acharnés ennemis. » Bref, en dehors de la lettre précitée, les éléments manquent pour éclairer comme il faudrait les relations entre les deux horlogers. Disons simplement qu'elles ne semblent pas avoir été des meilleures.

RETOUR EN SUISSE

JUSQU'À la Terreur, l'activité des ateliers de Bréguet était restée presque aussi intense, même en ce qui concerne l'exportation vers Londres et les autres capitales d'Europe, qu'elle l'avait été avant 1789. A ce moment, étranger et qui plus est Suisse — les Suisses étaient particulièrement mal vus en raison de la défense des Tuileries par la Garde suisse — donc doublement suspect, Bréguet sentit qu'il fallait partir. Laissant la direction de

ses ateliers au fidèle Boulanger, il quitta Paris muni d'un passeport en règle l'autorisant à se rendre en Suisse « pour ses affaires » avec sa belle-sœur — Bréguet avait perdu sa femme très jeune — et son fils, alors âgé de 18 ans.

DE nombreux amis l'appelaient à Londres et entre leurs propositions et l'ouverture d'un atelier, soit à Genève, soit à Ferney, soit encore à Rolle, Bréguet hésita longuement. Mais pas un instant il ne songea à demeurer inactif. Finalement il revint en pays neuchâtelois et se fixa au Locle.

IL devait y rester deux ans, deux ans pendant lesquels les têtes de bon nombre de ses anciens clients tombèrent sous « la Louison », mais qui furent pour lui deux années d'une plénitude que l'agitation parisienne devait lui avoir fait oublier depuis longtemps, deux années de travail acharné qui virent l'élaboration d'autres chefs-d'œuvre admirables, la création d'une nouvelle équipe d'ouvriers, dont plusieurs s'en iront, par la suite, ouvrir des ateliers aux quatre coins d'Europe. Et certainement, il faut inscrire parmi les plus belles heures que Bréguet passa sur la terre natale, celles pendant lesquelles il s'entretenait interminablement avec Perrelet l'Ancien qui passe pour l'inventeur de la montre perpétuelle. Le brillant horloger parisien d'adoption et le vieux maître jurassien devaient d'ailleurs rester liés jusqu'à la mort de ce dernier, échangeant le fruit de leurs recherches. Puis ce fut Thermidor. Bréguet pouvait rentrer.

PARIS DE NOUVEAU... ET LA CONSÉCRATION

Sous le Directoire déjà, il s'était reformé une clientèle. Les maîtres du moment, tel Talleyrand, n'avaient pas été longs à revenir, sinon aux abus, tout

au moins aux avantages pratiques du temps des rois, entre autres celui qu'était la bonne horlogerie... D'ailleurs aux pires moments des années 1794, les montres de Bréguet — surtout les perpétuelles — étaient fort recherchées et comptaient parmi les pièces de choix vendues au profit de la Nation après avoir été enlevées à leurs propriétaires ou séquestrées en tant que bien d'émigrés. Dès le Consulat et sous l'Empire, tous ceux qui gravitaient autour de Napoléon, grands dignitaires, maréchaux, ministres et commis aux Armées, ne cessèrent d'honorer Bréguet de leurs commandes à la suite de l'Aigle dont il avait l'auguste faveur. Simultanément, il déposait brevets sur brevets — celui du tourbillon date de 1803 — et gagnait récompenses sur récompenses aux concours et expositions avant de devenir lui-même membre de différents jurys.

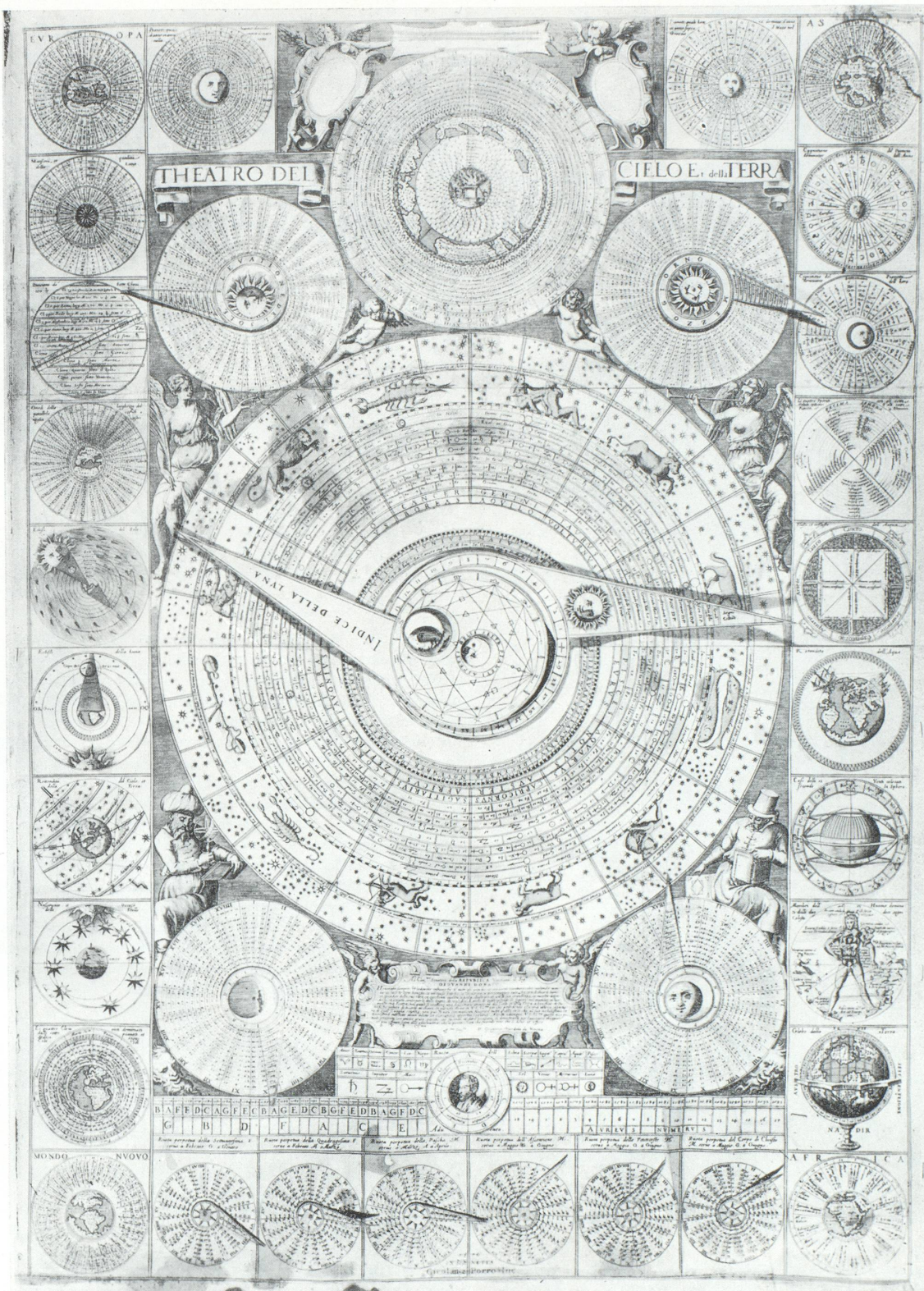
LA chute de l'Empire et la Restauration n'arrêtèrent pas cet essor. Au contraire, Bréguet fut nommé par le roi, horloger de la Marine et artiste-adjoint au Bureau des longitudes en 1815, membre de l'Académie des Sciences en 1816, enfin membre de l'Institut où il occupa le siège qui avait été celui de Berthoud. Carrière éblouissante, glorieuse même, qui ne fut interrompue que par la mort subite de l'horloger, le 17 septembre 1823.

ABRAHAM-LOUIS Bréguet avait eu de la chance, certes, beaucoup de chance tout au long de sa vie laborieuse. Cependant sa réussite totale, d'abord en un temps où il fallait que l'artiste fut le meilleur pour y accéder, ensuite à travers tous les bouleversements qui marquèrent l'avènement de « l'ordre nouveau », est l'aboutissement de sa fidélité imperturbable à un idéal de perfection s'élevant au fur et à mesure de ses réalisations pour rester perpétuellement son seul mobile d'avancement. Elle est aussi une preuve étincelante de ce que la qualité est une notion immuable... peut-être la seule qualité véritablement nécessaire.

« L'Horloge de Sapience », tirée d'un manuscrit du XV^e siècle, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale, de Paris. Dans son livre *De Horologiis In Arte*, Alfred Chapuis écrit : « Durant le XIV^e siècle (et le XV^e), le symbolisme était particulièrement goûté et l'horloge à poids de cette époque devint l'emblème de la **Sapience** dont divers manuscrits enluminés donnent des représentations. L'idée était qu'une horloge, munie de beaux rouages et de carillons sonnants, doit, par sa distribution harmonieuse, proclamer la clémence du Sauveur et inspirer ainsi la dévotion. » Il faut avouer que la reproduction que nous avons sous les yeux est admirable ; l'horloge, de plus, reproduit une tour d'église avec ses statues, son dôme, surmonté de la croix du Calvaire. A côté de cette horloge est assis le roi Salomon, entouré de personnages ; dans l'ensemble cette enluminure exprime la dévotion de l'époque.







Avec l'astrolabe de D.-G. Giordani nous sommes transportés dans la Venise de la fin du XVI^e siècle. Quoi de plus vivant que ce **Theatro Del Cielo E della Terra**, comme l'appelle son auteur? En vérité, pour composer, pour dessiner, une telle planche, il fallait, non seulement être un astronome, un mathématicien, mais encore être doué d'une puissante imagination. On peut supposer que l'astrolabe de Giordani — cet instrument fait pour mesurer la position des astres et leur hauteur au-dessus de l'horizon — devait vivement intéresser les navigateurs vénitiens qui, en cette fin du XVI^e siècle, possédaient la maîtrise de la Méditerranée orientale.